

LE SACRIFICE ULTIME DANS LA RHÉTORIQUE PUBLIQUE : PERSPECTIVE COMPARÉE ENTRE LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS¹

Blandine CHÉLINI-PONT

Professeur des Universités en Histoire contemporaine, Aix-Marseille Univ

« Quand on met autant de soin à bannir, de l'espace public, les signes religieux ostensibles, il est évidemment légitime et cohérent de chercher à bannir aussi de la vie de l'État et de ses institutions majeures les concepts religieux ostensibles et celui de sacrifice en est un de façon singulière [...]. Le travail du militaire aujourd'hui se situe ainsi dans le registre de l'humilité et de la patience, de la force maîtrisée dans le quotidien et dans la durée [...] Il ne s'agit plus de vaincre un ennemi - mais de vaincre la violence, de neutraliser des combattants adverses-mais de travailler à leur réconciliation »
Mgr Patrick Le Gal, évêque aux armées, 2009.

L'appel au sacrifice est un puissant moteur dans l'histoire des communautés humaines et c'est bien dans l'allusion explicite au sacrifice que les gouvernants et les chefs de guerre obtiennent la ferveur du peuple et des soldats², dans un abandon et une confiance collective comparable à la communion religieuse. Dans les deux cas, le sacrifice exigé produit énergie et rassemblement, comme nous l'explique René Girard à propos du sacrifice religieux. Son sens caché est bien de dériver et de canaliser la violence collective sur une victime expiatoire, dont la mise à mort, par un rituel scrupuleux, protège le groupe autant qu'il le sauve.

Dans l'histoire récente de la France et des États-Unis, l'appel au sacrifice a constitué une forme récurrente du discours politique et militaire que nous voudrions ici présenter (I), pour dégager l'hypothèse -bien entendu discutable- d'une évolution contraire dans l'usage du thème sacrificiel en France et aux États-Unis au cours du siècle dernier. La France a utilisé abondamment le thème du sacrifice, de la Troisième République à l'après seconde guerre mondiale, avant de le faire quasi disparaître de son répertoire discursif au tournant des années 1960. Les États-Unis semblent avoir été très réticents à utiliser le thème du sacrifice, avant que ce dernier ne devienne au tournant de la seconde guerre mondiale, un moteur récurrent de leurs discours publics

¹ Cette recherche est la reprise d'une conférence prononcée au Center for Theology and Modern European Thought de l'Oxford University Faculty of Theology, au colloque *The Political Dimension of Sacrifice* organisé par le Professeur Johannes Zschücker, le 28-30 septembre 2009 : *Sacrifice in the Political Rhetoric in France and the United States. A comparative Perspective*.

² P. Contamine, « Mourir pour la Patrie », P. Nora, *Les Lieux de Mémoires*, Tome II, Quarto, Gallimard, 1997, p. 1673-75.

(II). Dans les deux cas, l'évolution de l'imaginaire national fournit une clé d'interprétation. Quand les Français se regorgent de rhétorique sacrificielle, les Américains s'en détournent. Puis l'inverse se produit à l'orée de la guerre froide. Le sacrifice devient la valeur centrale de cohésion américaine, le cœur de son patriotisme, survivant à la crise de la guerre du Vietnam, aux sixties et seventies libertaires, alors que la France sort de la guerre d'Algérie en reconstruisant une culture victimaire et réparatrice qui se défie de l'appel au sacrifice (III).

Pour présenter cette histoire, nous ferons le tour rapide des contenus du discours sacrificiel et nous verrons comment ils se corrélaient au légendaire national. Nous verrons comment l'évolution de ce dernier en assure ou pas la puissance coagulante, pour employer une expression imagée de Régis Debray. A travers cette comparaison, nous nous demanderons si l'esprit de sacrifice, entretenu au sein d'une Nation, est finalement un facteur essentiel à la bonne marche du politique.

I. Les formes du sacrifice

Le pouvoir du sacrifice mobilise les énergies et soude le groupe. Ses formes différentes s'échelonnent en intensité. De ces formes « religieuses », nous pouvons mettre en vis à vis celles des discours publics qui invoquent ou évoquent le sacrifice. Ainsi au sacrifice expiatoire correspond l'appel à sacrifier les ennemis coupables. Au sacrifice d'imploration correspond l'appel au sacrifice de soi. Au sacrifice d'adoration correspond l'éloge et le culte posthume des sacrifiés. Trois types de discours sacrificiels sont donc repérables. Le discours de mobilisation, la harangue ou exhortation et enfin le discours de commémoration.

1. Le discours de mobilisation appelle à la mise à mort du coupable désigné, à cause de son influence corruptrice. L'autre est coupable d'amener le danger et la mort et il faut l'éliminer, coûte que coûte. C'est le plus primaire, le plus archaïque mais aussi le plus simple de tous les mobiles. Il permet de formuler et de rendre physique la menace, intérieure et étrangère. Replacé en contexte religieux, le discours de mobilisation est le parent du sacrifice pour les péchés, lorsqu'est offerte une victime expiatoire, tel le bouc émissaire du rituel juif. De ce point de vue, le discours de mobilisation reprend la figure du pestiféré ou du lépreux dans les grands mythes antiques ou indigènes. Le coupable est brûlé en sacrifice afin d'arrêter la propagation ou bien il s'auto-consume symboliquement comme Œdipe : cherchant le responsable de la peste à Thèbes, il réalise que c'est lui-même, le nouveau roi, qui a tué son propre père et couché avec sa mère. La punition d'Œdipe, pire que le feu, sera d'errer hors de Thèbes à jamais et les yeux crevés. Durant la grande peste du XIV^e siècle, les Juifs ont été rendus collectivement responsables du fléau, accusés d'empoisonner les puits, de profaner les hosties, en plus de pratiquer l'inceste, le parricide et l'infanticide... Ils furent persécutés par la justice officielle ou massacrés par des foules fiévreuses, dans toutes les régions de l'Europe où ils avaient reçu droit de cité³.

³ H. Grätz, *Histoire des Juifs*, volume 3, La Dispersion, Chapitre XI, La Peste noire. Massacre des juifs (1325-1391), éditions Omnia veritas, 2017.

2. La harangue de combat propose un sacrifice de deuxième niveau. Elle appelle les membres d'un même groupe au sacrifice de soi pour éliminer le danger. Le sacrifice est présenté comme nécessaire pour le bien de la communauté. Ce discours honore le sacrifice, d'un rang supérieur dans la hiérarchie des sacrifices, plus pur que le sacrifice expiatoire du coupable désigné. À cette étape, le sacrifice est celui du champs de bataille, champs de gloire, champs d'honneur, directement comparable à celui qui est fait sur l'autel, dans le rituel juif (holocauste) et chrétien. Le discours appelant au sacrifice de soi, utilisé dans les exhortations des chefs de guerre et transposé dans la rhétorique patriotique, a usé et abusé de la figure christique en contexte chrétien. Présent dans toutes les consciences, le sacrifice du Christ a permis un transfert très identifiable dans les temps contemporains de ce que peut demander la communauté politique à ses membres. Celui qui se sacrifie, volontairement et par amour pour sa communauté, la sauve *de facto*.

3. Nous arrivons au troisième niveau de la rhétorique du sacrifice que nous pouvons appeler le discours de gratitude. Ce discours sanctifie le sacrifice et rend l'offrande à jamais puissante. Les victimes consentantes du sacrifice ont rempli leurs devoirs salvifiques en donnant leur vie, soit par la guerre, soit par une action héroïque et durable. La gratitude politique est alors la plus mimétique de l'action de grâce ou de l'adoration religieuse. La victime a rempli son office, elle devient sacrée, elle a sauvé la communauté. Le discours s'exprime dans la commémoration. Il justifie et accompagne la liturgie donnée aux morts, le culte politique et militaire des morts, tout comme le culte des grands hommes, qui ont porté la communauté au pinacle (étymologiquement le faite du temple). Le discours de gratitude est l'acmé préparatoire du grand rituel collectif de communion des membres de la cité (au sens grec) qui perpétue le souvenir et l'honneur de ses morts (au combat).

4. Rhétorique sacrificielle et religion civile sont donc irrémédiablement liées. Les invocations au sacrifice sont le noyau des discours patriotiques. Mais ces invocations ne peuvent exister sans le système de croyances de la communauté civile, particulièrement celles des temps modernes constituées en nations. Robert Bellah, dans son article « Religion civile en Amérique »⁴, montre comment la religion civile est une combinaison de rituels collectifs qui révèlent une dévotion à l'unité et une mythologie composée de croyances et de représentations, formant les attitudes mentales dominantes d'une société⁵. Elle a sa propre histoire, ses propres origines providentielles, et elle permet à la population d'un pays de s'identifier comme telle. Elle donne à un groupe national, le sentiment d'appartenance, son attachement collectif et sa fierté partagée. À partir de cette définition, Robert Bellah considère la religion civile comme une vraie religion, qu'il appelle la foi nationale.

Selon Benedict Anderson, l'imaginaire national est effectivement le plus apparenté des imaginaires contemporains avec l'imaginaire religieux⁶. Cependant, à la

⁴ R. Bellah, « Civil Religion in America », *Daedalus, Journal of American Academy of Arts and Sciences*, 96-1, 1967, réédition 2005.

⁵ Définition comparable in J. Baubérot « La laïcité en crise, une conquête toujours en devenir », *Informations sociales*, 2006, 131-8, p. 48-59.

⁶ B. Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983.

différence de l'imaginaire religieux dont le contenu peut transcender les espaces, l'imaginaire national est partagée sur un territoire singulier, avec un légendaire singulier, qui différencie volontairement les citoyens d'un pays de ceux des autres pays. C'est à cette condition que l'imaginaire national produit proximité affective et solidarité « familiale ». Des inconnus sont pris pour des proches et chacun dépasse son anonymat dans le lien commun très spécial que Regis Debray appelle la fraternité identitaire⁷.

II. Quand la France appelle au sacrifice, quand les États-Unis le rejettent

1. La vision positive du sacrifice dans l'imaginaire national français est ancienne, datant au moins du XIV^e siècle. C'est ce que Philippe Contamine met en évidence dans son article « Mourir pour la Patrie ». Depuis la mobilisation pour le roi de France à la fin de la guerre de Cent Ans, un sentiment national a émergé. Sa légende est alors basée sur le providentialisme de la monarchie française qui s'épanouira les siècles suivants⁸. Le providentialisme monarchique a été continué et remplacé par la légende révolutionnaire, inventant providentiellement la Nation et la liberté. Ensemble ces deux déesses ont donné forme à une troisième : la Patrie. Le nationalisme français post-révolutionnaire s'enracine dans la défense de la patrie, qui exige deux figures d'ennemis, le conspirateur intérieur et le tyran étranger⁹. La patrie en danger, c'est la clameur du ralliement. L'ennemi de la révolution est une figure nécessaire et irrésistible pour magnifier le prix de la liberté. Les Patriotes se défendent pour conserver la France comme l'espace saint de leur liberté si chèrement acquise. Dans cet imaginaire, la liberté est comme la terre promise et la Révolution, la nouvelle sortie d'Égypte. Les Français deviennent libres en se défendant contre des ennemis qui veulent les réduire en esclavage, ennemis perçus comme des monstres assoiffés de sang et invariablement diabolisés. L'étape est vite franchie où la Patrie n'est plus passive à sa défense mais exige le sacrifice de ses enfants. Comme l'écrit Philippe Contamine :

« Ernest Kantorowicz a montré¹⁰ que le concept de nation [...] a vécu à la fin du Moyen Âge un réveil significatif et il est devenu, au niveau de la théorie politique, la valeur fondamentale au nom de laquelle le pouvoir temporel, approuvé par le magistère ecclésiastique, revendiquait le droit d'exiger de toutes les personnes, quelles que fussent les circonstances, le sacrifice délibéré de leur vie. Cette montée est indiscutable en France avec la Révolution et son développement »¹¹.

⁷ R. Debray, *Le moment fraternité*, Gallimard, 2009.

⁸ A. Y. Taran, *Le Lys et le Globe : Messianisme, dynastie et rêve impérial en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 2000.

⁹ La Marseillaise, 1792 « Que veut cette horde d'esclaves De traîtres, de Rois conjurés ? Pour qui ces ignobles entraves, ces fers dès longtemps préparés ? Français ! pour nous, ah ! quel outrage ! Quels transports il doit exciter ! C'est nous qu'on ose méditer De rendre à l'antique esclavage ! ».

¹⁰ « Pro Patria Mori in Medieval Political Thought », *The American History Review*, 56, 1961, p. 472-492, traduit in P. Legendre, E. Kantorowitz, *Mourir pour la patrie et autres textes*, Paris, Fayard, 2004.

¹¹ P. Contamine, *op. cit.*, p. 1673-1698.

Mille illustrations rhétoriques peuvent être présentées sur l'exigence du sacrifice, durant les guerres révolutionnaires, à commencer par les chants patriotiques.¹² Et cette exigence, parcourt tout le XIX^e siècle dans la glorification du geste héroïque. Symptomatiquement, l'armée de terre conserve en mémoire les héros d'une cuisante défaite, la bataille de Camerone de 1863, durant la guerre du Mexique, où le comportement héroïque des hommes du capitaine Jean Danjou n'évita pas la capitulation de la poignée de survivants. De manière similaire, les troupes de marine célèbrent la bataille de Bazeilles de septembre 1870, veille de l'humiliante capitulation de Sedan. Le commandant Lambert et ses hommes avaient lutté jusqu'à la « dernière cartouche », avant de cesser le combat face au 15^e régiment bavarois. Les chasseurs à pied ne sont pas en reste, quand ils célèbrent le souvenir d'une mémorable offense infligée à Sidi Brahim par les cavaliers d'Abd el-Kader, le 25 septembre 1845. Ces trois faits d'armes, comme l'écrit Gilles Aubagnac, « ne sont que des épiphénomènes qui n'ont rien changé au cours des choses », mais ils sont devenus des « fêtes et défaites sublimes » par le courage des soldats.

Le sacrifice et son firmament continuent sous la Troisième République. Le sacrifice de soi rayonne à travers la période qui suit la défaite de 1870 et se manifeste dans la figure de Jeanne d'Arc, exhumée des temps originels du nationalisme monarchique. La Troisième République n'hésite pas à promouvoir le modèle improbable et même antithétique de Jeanne, inspirée par Dieu, femme, paysanne, sauvant le roi de France par sa foi, et finalement sacrifiée sur le bûcher comme hérétique par le perfide ennemi anglais... Une telle figure providentielle, va donner lieu à un véritable culte communal, composés de discours, textes, images, sculptures, célébrations qui persistent encore aujourd'hui, y compris comme faire-valoir politique de l'identité française et de ses valeurs supérieures. Jeanne d'Arc a été et reste une figure rare d'unanimité nationale. Elle est le modèle parfait du sacrifice christique, réconciliant la France historique, catholique et républicaine, modélisant l'attachement national et son exigence d'oblation¹³. Notons néanmoins qu'avant la première guerre mondiale, la compétition était quand même forte entre le discours patriotique et le discours providentiel de la Troisième République, qui s'appuyait sur la civilisation par l'école, la culture et l'éducation. Le patriotisme par l'épée prévaudra dans l'Union sacrée de la guerre, même si le camp nationaliste n'était pas le seul en lice et que la rhétorique socialiste et pacifique déployée par Jaurès autour des droits de l'homme et de la paix, avait déjà commencé d'attaquer la colonisation et la culture de guerre¹⁴.

¹² La Marseillaise (dernier verset, 1792) : Nous aussi nous enrôlerons, Quand le temps de nos anciens est arrivé, Pour ajouter à la liste des actes, Inscrit sur leurs tombes. Nous sommes beaucoup moins jaloux de leur survivre, Que de partager leurs cercueils. Nous aurons la fierté sublime De se venger ou de les rejoindre
¹³ Chant du départ : (refrain, 1794) : La République nous appelle. Sachons vaincre ou sachons périr. Un Français doit vivre pour elle. Pour elle un Français doit mourir.

¹³ Pour ne citer que les dictionnaires et biographies les plus récentes, en 2017 Franck Collard aux PUF, Jacques de Tremollet aux éditions Tempus, Pascal Raphaël-Ambrogi aux éditions Desclée de Brouwer. Sans oublier les très fameuses biographies de Colette Beaune, Max Gallo, Régine Pernoud et... Jules Michelet.

¹⁴ J.-F. Chanet, « Pour la Patrie, par l'École ou par l'Épée ? l'école face au tournant nationaliste », *La Société d'Etudes Soreliennes*, 2001, 1, 19, p. 127-144

2. Contre toute attente, le sacrifice n'est pas un moteur dans l'imaginaire fondateur des États-Unis, malgré le souvenir glorieux de la guerre d'Indépendance. Bien sûr, l'appel à la liberté contre le tyran britannique a été un mobile extraordinaire pour les Insurgés, mais un mobile incapable d'imposer le sacrifice, tandis qu'un autre imaginaire très puissant était à l'œuvre, dont John Winthrop, gouverneur puritain de la colonie du Massachusetts, a été un des grands visionnaires. Son sermon de 1630 représente l'Amérique comme la ville sur la colline, celle dont parle le Christ dans le *Sermon sur la Montagne* à propos de ses disciples (Évangile de Matthieu 5:14) « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une colline ne peut pas être cachée ». Dans cet imaginaire, l'Amérique est un don, une bénédiction de Dieu, une terre sacrée, un nouvel Israël, donné à ses créatures les plus fidèles.¹⁵ L'Amérique est une Providence à préserver. Il n'y a pas d'autre sacrifice à faire pour maintenir cette bénédiction.

Le discours politique américain, sous l'influence puritaine, était donc loin de la rhétorique du sacrifice après la Révolution, tout comme le gouvernement fédéral était loin de la mise en place d'une armée nationale pérenne. Le gouvernement fédéral a refusé, ou plutôt, a abondamment utilisé le thème du don de Dieu à préserver et faire fructifier, rendant également nécessaire l'idée que cette terre et ses habitants devaient se tenir loin de la violence du monde pour rester fidèle à ce Royaume de Dieu réalisé sur leur terre¹⁶. Si l'Amérique était la cité sur la colline, elle devait rester hors du sentier de la guerre, dans un espace où tout avait déjà été sauvé par la bénédiction. Éviter le mal, éviter la guerre, éviter le sacrifice de l'ennemi et le sien propre était symboliquement le bon remède pour préserver l'Amérique de la contamination maligne. Cette conviction explique le très fort rejet de la classe politique au XIX^e siècle du moindre interventionnisme dans les affaires mondiales. L'Amérique devait rester coupée du monde.¹⁷

A l'ère jacksonienne, temps de la Destinée manifeste des États-Unis, l'expansionnisme ne fut pas davantage placé sous le signe du sacrifice. Au contraire, il fut légitimé par le rappel à la fidélité du don de Dieu, comme espace géographique et racial, prédestiné à l'extension de la civilisation réalisée. Le droit de conquérir des terres prévues pour soi – sans se considérer jamais comme envahisseur – s'accompagnait de la certitude que les populations présentes antérieurement (indiennes, espagnoles, mexicaines, françaises) n'y étaient pas légitimes. Le slogan « *North America is ours* » a perduré jusqu'à nos jours¹⁸.

3. Par la suite, le temps de la guerre civile ne fut pas tant un temps de harangues sacrificielles, qu'à nouveau un moment d'intense mobilisation contre la « contamination » dont l'autre camp se rendait coupable. Le Sud est accusé de développer l'esclavage, comme un péché collectif à la face de la bénédiction. Le Nord est accusé de pervertir l'Amérique en favorisant l'émigration et le désordre racial. De ce point de vue, l'immigration est une question ambivalente dans la psyché américaine, tiraillée entre la promesse de la terre sainte pour celui qui a souffert, et la peur de l'altération du

¹⁵ W. A. McDougall, *Promised Land, Crusader state. The American Encounter with the World since 1776*, New-York, Mariner Book, 1999. Chapitre I, Liberty or Exceptionalism, p. 8-13.

¹⁶ *Ibidem*, Chapitre II, *Unilateralism or Isolationism*, p. 38-51.

¹⁷ *Ibidem*, Chapitre III, *The American System or Monroe Doctrine*, p. 52-75.

¹⁸ *Ibidem*, Chapitre IV, *Expansionism or Manifest Destiny*, p. 76-98.

Royaume, rattrapé par les péchés d'un monde dont il n'aurait pas été préservé. D'un côté, le mythe de l'Amérique bienveillante, terre d'opportunités pour tous, terre de dignité et de liberté, se déploie. Elle trouve son expression la plus remarquable dans la statue de la Liberté, donnée en 1886 par les Français –non sans objectifs propres– pour le centenaire de la Déclaration d'Indépendance. En plus d'être un monument archétypal de la ville de New York, elle est devenue un symbole mondial. Ainsi nommée *La liberté éclairant le monde*, la statue représente une femme vêtue d'une robe vert clair, de la couche de cuivre sur la structure d'acier. Elle porte une couronne à sept pointes symbolisant les sept continents. Dans sa main gauche, elle tient une tablette qui évoque la loi ou le droit, et sur laquelle est inscrite la date d'indépendance des États-Unis en chiffre romain (4 juillet 1776). Elle brandit une torche enflammée de sa main gauche. A ses pieds des chaînes brisées, qui symbolisent la liberté. La statue est tournée vers l'est, c'est-à-dire vers l'Europe et l'océan. Sur son socle ont été rajoutés en 1903, quelques vers explicites du poème « New Colossus », d'Emma Lazarus :

« Son nom est Mère des exilés.
 Son flambeau rougeoit la bienvenue au monde entier ;
 son doux regard couvre le port relié par des ponts suspendus qui encadrent les
 cités jumelles.
 « Garde, Vieux Monde, tes fastes d'un autre âge ! » proclame-t-elle de ses
 lèvres closes.
 « Donne-moi tes pauvres, tes exténués, tes masses innombrables aspirant à
 vivre libres.
 Le rebus de tes rivages surpeuplés, envoie-les-moi,
 Les déshérités, que la tempête me les rapporte.
 Je dresse ma lumière au-dessus de la porte d'or ! »

De l'autre et en même temps, une culture réactive conserve profondément le thème de la décadence américaine par l'accueil des étrangers. L'Amérique est infidèle. Elle permet aux non-élus, à ceux qui n'étaient pas dans le plan de Dieu, d'apporter leur mal(heur). Les immigrants étrangers contaminent l'Amérique. De 1830 à la première Guerre mondiale, l'immigration provoque un mouvement de rejet puissant, d'abord appelé nativisme, et si virulent dans les années 1850-1860, qu'Abraham Lincoln lui-même a écrit, pendant les élections présidentielles de 1856 : « Si les *Know-Nothings* (surnom des nativistes) avaient pris le contrôle du pays, la Déclaration d'Indépendance se lirait comme suit : Tous les hommes sont créés égaux, sauf les Noirs, les étrangers et les catholiques ! »¹⁹. Abraham Lincoln a été l'un des rares républicains, avec le futur secrétaire d'État William Seward, à condamner publiquement l'attitude nativiste de son parti. Après la guerre civile, les prophéties de la contamination de l'Amérique par la libération des esclaves accompagnent la défaite de la Confédération. Le vice du nègre, coupable bouc émissaire de la victoire du Nord, devient une antienne profonde

¹⁹ J. Higham, *Strangers in the Land: Patterns of American Nativism 1860-1925*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1998 (première édition, Atheneum, 1977), p. 12

de la culture sudiste réactionnaire, légitimant d'un côté la fabrication de la ségrégation et de l'autre la persécution par le Klu-Klux-Klan²⁰.

Le temps du chassé –croisé : quand la France se détourne du sacrifice, quand les États-Unis le portent au pinacle

1. La guerre civile américaine a été un évènement particulièrement traumatique pour la psyché américaine, en raison de sa gravité démographique et matérielle. Elle a failli conduire à la fin de l'Union avant même son centenaire. Elle a provoqué un premier culte pour les soldats sacrifiés, avec l'organisation dès 1866 de cérémonies d'hommage et la décision prise en 1868 par le général Logan, commandant en chef des forces armées américaines, de fixer au 30 mai un jour férié – respecté seulement par les Etats du Nord – en hommage aux morts et disparus de la guerre civile²¹. Quand fut institué, seize ans après le conflit, le jour du souvenir (*Memorial Day*, 30 mai 1882), la première prière de ce jour resta ensuite comme une prière modèle, insistant sur la douleur de la disparition et le caractère affreusement vain du combat :

« [...] Dieu, allégez le cœur de ceux pour qui cette fête n'est pas seulement une diversion, mais une mémoire douloureuse et une privation continue. Bénissez ceux dont les êtres chers sont morts sans nécessité, gaspillage accidentel ou mésaventure. Nous nous souvenons avec compassion de ceux qui sont morts au service de leur pays dans la futilité du combat. Personne ne devrait en arriver au deuil et à la séparation, quand toutes les réponses qu'on nous offre échouent, devant la question que la mort pose à chacun de nous. Dieu, nous croyons que vous nous aiderez comme d'autres l'ont été dans la réalisation de votre promesse : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés »²²

La guerre civile resta longtemps perçue comme un fratricide collectif aussi peccamineux dans son ampleur que celui des enfants d'Adam et Eve et propre à provoquer le courroux divin. La transgression trouva immédiatement son châtiment et sa réparation dans l'assassinat d'Abraham Lincoln. Selon Robert Bellah qui l'a commentée, la mort de Lincoln est le premier sacrifice christique de l'histoire américaine.²³ Son assassinat se transforme en sacrifice pour l'unité de la Nation, un sacrifice fondateur et réparateur. Mais le sacrifice des citoyens n'est toujours pas mis en valeur. Les morts sont honorés, comme preuves d'un drame terrible et un avertissement salutaire. Un tel désastre, fruit du péché américain, ne devait plus jamais se reproduire.

De même, le discours internationaliste précédant la première guerre mondiale n'a pas été chargé de rhétorique sacrificielle, non plus que la culture isolationniste opposée qui la rejetait. Comme une conséquence des succès obtenus au tournant du XX^e siècle contre l'Espagne, la religion civile américaine avait changé d'orientation et il était désormais possible – avec le temps du *progressive imperialism* – d'appor-

²⁰ I. X. Kandi, *Stamped from the Beginning : The Definitive History of Racist Ideas in America*, New-York, Nation Books, 2016 ; paragraphe Southern Horrors, pp. 269-280.

²¹ <http://www.usmemorialday.org/order11.html>

²² <http://www.usmemorialday.org/write.html#write>

²³ R. Bellah, article cité.

ter le Royaume au monde. Les États-Unis pouvaient exporter leur démocratie, leur commerce et leur religion et adopter une vision plus optimiste de leurs contacts internationaux. Selon le grand historien libéral Arthur Schlesinger Jr, le tournant libéral de la théologie protestante aida au phénomène : « Quand le christianisme (américain) devint libéral, en écartant une doctrine aussi cardinale que le péché originel, un obstacle majeur fut enlevé pour croire en la vertu nationale et à la perfectibilité du politique ». Le thème du nouveau paradigme de politique internationale, était l'impulsion du bien faire qui inspira la *Progressive Era*. Les Américains se sont crus eux-mêmes en train de poursuivre ce que le révérend Alexander Balckbu appelait « l'impérialisme de la droiture ». Dans la conquête de Cuba, des Philippines, de Puerto Rico, Guam et Panama, nul besoin d'appeler au sacrifice²⁴.

Au moment de la première guerre mondiale, le projet wilsonien de sauver le monde était prêt à se mettre en place. Le dessein originel de réaliser et préserver le Royaume se modifiait en dessein – toujours providentiel – que l'Amérique sauve le monde, en lui montrant le chemin de la paix et la justice. Au début de la guerre, cette vision ne servait qu'à proposer des plans de paix, sans appeler à la mobilisation ni au sacrifice des Américains. Et la guerre ne fut acceptée que tardivement et sous la contrainte, parce que la neutralité du pays avait été délibérément violée par les torpilleurs allemands sur l'Atlantique. Cette acceptation forcée de la guerre fut suivie après la victoire alliée d'une féroce dénonciation du sacrifice des soldats américains pour la veille Europe et sa déchéance irrémédiable. Confronté à un fort isolationnisme – il est inutile de vouloir sauver un monde de toute façon condamné – Wilson échoua à obtenir du Congrès américain la signature du Traité de Versailles qui instituait entre autres clauses la naissance de la Société des Nations, « rêve impossible d'un monde sans péché »²⁵.

Le messianisme libéral de Wilson continua sa route dans l'entre-deux-guerres, malgré l'isolationnisme virulent des années 1920 et il insuffla le Pacte anti-guerre de 1929. Son sens caché était bien que l'Amérique avait reçu les dons divins de la liberté et de la démocratie, dont la révélation devait être diffusée dans le monde, comme un devoir sacré. Mais ce discours avait très peu de chance de convaincre les Américains de se sacrifier – malgré la certitude très tôt acquise par Roosevelt que l'Allemagne devait être affrontée et malgré la détestation que le régime nazi provoquait dans l'opinion américaine- jusqu'au bombardement inique de Pearl Harbour. Et c'est dans cette nouvelle violation patente de la neutralité américaine que s'opéra la mue de l'esprit national. Après 1941, le salut du monde par le triomphe de la démocratie, la fin de la barbarie grâce au salut américain sont devenus une cause sainte et un motif sincère pour appeler au sacrifice de soi, que désormais soldats et civils étaient capables d'entendre et de partager.

Après Pearl Harbor, les États-Unis se transforment en bouclier contre le mal dans le monde²⁶. Roosevelt a ressuscité et transcendé les 14 points de Wilson et réussi à faire du wilsonisme la grande tradition diplomatique des États-Unis, malgré la sour-

²⁴ W. A. McDougall, *op. cit.* Chapitre V, *Progressive Imperialism*, p. 101-121

²⁵ *Ibidem*, Chapitre VI, *Wilsonianism or Liberal Internationalism*, p. 122-146

²⁶ Conclusion de la longue recherche de W. R. Mead, *Special Providence, American Foreign Policy and How it Changed the World*, New-York, Routledge, 2002.

dine tenace de sa tradition réaliste. Et dans la guerre froide qui succéda, Truman et ses secrétaires d'Etat transformèrent les soldats morts de la seconde guerre mondiale en héros de la liberté et en saints d'une cause pure : la cause de l'Amérique démocratique et vertueuse, dont l'URSS devint la face antinomique. Ce faisant, l'Amérique de la guerre froide ne prêchait plus la paix mais le glaive. L'armée américaine devint l'objet d'une dévotion publique, ce qu'elle n'était pas avant-guerre²⁷ et la rhétorique publique – pour ne rien dire de la militaire – bascula presque entièrement dans le registre du sacrifice. La culture de la guerre froide, décrite par Jeremy Gunn et William Inboden²⁸, reconstruit la mythologie nationale. La destinée manifeste de l'Amérique n'est plus de défendre la liberté et la pleine fidélité à Dieu contre la tyrannie et l'athéisme ; Elle se transforme en amour pour l'armée et la gloire militaire. Le « bon » Américain devient celui qui sait que son pays a été choisi pour être le bouclier du monde libre (nouveau nom du royaume) contre la menace de Satan, communiste hier, islamiste demain. Le « bon » Américain doit faire son devoir, jurer allégeance à la nation sous la guidance de Dieu (serment de 1953), honorer son pays et le protéger contre toute menace, au prix de sa vie si nécessaire.

2. Au moment où les États-Unis adoptent la rhétorique du sacrifice, la France s'en défait. Plusieurs grands phénomènes expliquent cet abandon, dont sans doute les circonstances particulières de la guerre d'Algérie. Il serait loisible de considérer que le temps de la guerre froide a été pour la France une longue période de déchirement. Les grandes valeurs de cohésion nationale ont été mises à mal. Malgré le redressement moral qu'a constitué l'organisation de la Résistance et de la France libre à la fin de la seconde guerre mondiale, comme une sorte de dernière armée, le plus sublime de son histoire, de l'héroïsme sacrificiel, la fin de la guerre elle-même et les horreurs qu'elle a déposées sur les rivages de sa cessation (génocide juif, millions de morts militaires et civils, explosions atomiques) ont fini de brouiller les certitudes sur l'ennemi coupable. Le sacrifice anonyme de victimes sans responsabilité ne pouvait plus opérer comme une réparation. Le Préambule de la Constitution de 1946 – tout comme celui de la Charte des Nations unies – affronte directement la question de la persécution et la nécessité de l'empêcher à nouveau. Dans les années 1950, alors que le débat sur la décolonisation et la guerre d'Indochine bat son plein, Albert Camus écrit *La Peste*. Comme dans les mythes anciens, son histoire rappelle que les sociétés civilisées assassinent toujours ceux qui sont accusés d'amener la peste. L'explication de l'exclusion comme mécanisme de pouvoir et de consentement, la ségrégation à la base des totalitarismes, qui permet aux tyrans d'être adulés par des populations soumises, toutes ces réalités sont « révélées » par les ouvrages de politistes libéraux ou anticommunistes, comme Hannah Arendt et Alexandre Soljenitsyne. En France la dénonciation des complices remplace celle des ennemis. De la fin des années quarante aux années soixante-dix, droite et gauche s'accusent mutuellement. Le Parti communiste longtemps puissant accusent les

²⁷ Thèse du livre d'A. J. Bacevic, *The New American Militarism ; How Americans are Seduced by War with an New Afterword*, New-York, Oxford University Press, 2005

²⁸ J. Gunn, *Spiritual Weapons, The Cold War and the Forging of an American National Religion*, New-York, Praeger, 2009. W. Inboden, *Religion and American Foreign Policy. The Soul of Containment*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009. Mc Dougall, *op. cit.*, Chapitre VIII, Containment, p. 147-172

gouvernements dont il est exclu d'être à la solde de l'impérialisme américain. Pour les atlantistes, les communistes sont les séides de l'URSS et son régime inhumain. Les Fédéralistes européens accusent les Gaullistes de ressusciter un nationalisme dangereux quand les Gaullistes les accusent de vouloir détruire le pays.

Dans les années 1960, les discours politiques français dominants suspectent la manipulation derrière tout principe d'autorité. La crise sociale et culturelle de 1968 a été comme le signal d'une révolte collective et silencieuse de toutes les victimes contre la manipulation sacrificielle. De partout, l'appel à jouir de sa propre vie, la dévalorisation moqueuse ou haineuse du sacrifice de soi, l'absurdité de la posture sacrificielle, se manifestent en recouvrant des décennies de patriotisme galvanisé. Dans l'abondance littérature sociologique de cette époque, qui dénonce les mécanismes cachés du pouvoir – un livre est particulièrement lu et commenté, *Le Deuxième sexe*, de Simone de Beauvoir (pourtant publié en 1949). Elle en appelle à leur révolte des femmes contre la place traditionnelle que la société leur assigne, celle du sacrifice pour le bien de la continuité des générations, et celle de la soumission à l'oppression masculine, dans un système qui a construit leur inégalité sociale en faveur des hommes.

3. Finalement, un nouveau paradigme politique apparaît. Il n'est plus question de culte honorant les sacrifiés, mais de combat moral pour diminuer les victimes. Le secours aux victimes, qu'elles soient blessées physiquement ou socialement, le souci des défavorisés, le refus de la société fracturée (expression de Marcel Gauchet reprise par Jacques Chirac en 1995), transforme le rapport du politique au sacrifice. Eviter le sacrifice devient une valeur politique. Nous basculons du héros mort pour la patrie avec son cortège de récits et de légendes dorées, de corps martyrisés, au culte du zéro mort²⁹. Les nouvelles victimes mobilisent l'action politique. La politique compassionnelle invente de nouveaux slogans mobilisateurs : « Touche pas à mon pote », « droit à la différence », quand minorités raciales et sexuelles deviennent de nobles causes. Le combat pour les exclus contre la fracture sociale que nous avons déjà mentionné. Depuis les années 2000, le refus du sacrifice économique rassemble également et un nouveau front se met en place, un front anti-globalisation qui transforme la finance internationale en nouveau Moloch. Et de dénoncer le contenu de cette nouvelle idolâtrie et de ses moyens numériques qui réinvente le sacrifice des hommes improductifs, le sacrifice du temps libre, le sacrifice de la liberté de pensée, etc.

En quelque sorte, l'entière communauté politique dans le tournant des années 2000 s'est considérée comme une solution contre le sacrifice. Les actions militaires de la France, qui ne manquent pas dans ces années récentes n'ont pas le même écho ni la même valorisation que les hauts faits d'armes de son passé. Nulle pompe nationale par exemple – hors le cercle des armées – pour célébrer les exploits des soldats français en Afghanistan. Nul écho, autre exemple, du sacrifice des hommes qui ont reconquis en mai 1995 le pont de Vrbanja, à Sarajevo. Or cet acte héroïque d'une poignée d'hommes décidés et bien commandés, a permis de renverser le sens de la guerre, et conduit in fine à la victoire dans les Balkans, au prix du sacrifice, vraiment

²⁹ C. Benoît, G. Boëtsch, A. Champeaux et E. Deroo (dir), *Le sacrifice du soldat, corps martyrisé, corps mythifié*, Paris, CNRS, collection Corps, 2009.

significatif, de soldats venus des quatre coins de la France, y compris la Polynésie, avec pour mission de rétablir la paix sur la seule terre musulmane européenne.

La France finit sa mue en mettant fin au service militaire en 1999, dont la justification depuis l'imposition révolutionnaire de la première conscription, a toujours été le devoir du citoyen à défendre sa patrie. L'armée française devient désormais affaire de professionnels et le débat autour du service citoyen ne cesse de rebondir sur les valeurs qui doivent le fonder. La crise de 2008 provoque également en France un discours politique contestataire dont la cohérence repose sur une dénonciation puissante : Mamnon dévore ses enfants pour que les spéculateurs soient encore plus riches. Un phénomène nouveau apparaît, le suicide en entreprise. En 2009, la compagnie publique France Telecoms s'ouvre aux capitaux privés et enregistre 23 suicides. « Nous sommes considérés comme des pions », « ce n'est pas humain ». Le sacrifice de soi, comme contestation, qui existe ailleurs sous des formes très dramatiques – comme le suicide par le feu de bouddhistes tibétains contre la répression du régime chinois – manifeste paradoxalement le refus du dernier sacrifice, sur l'autel économique.

CONCLUSION

Victimes de la crise, victimes de la discrimination à l'emploi, de la discrimination sexuelle, victimes de l'indifférence, victimes de la pollution, les victimes abondent dans les discours politiques français depuis les années 2000. Est-ce que les discours politiques américains auraient finalement suivi cette même tendance, ces trois dernières décennies ? Retrouvons-nous un même transbordement de la rhétorique du sacrifice vers celle de la compassion ?

Il est facile de trouver pléthore de dénonciations dans les discours publics défendant les minorités persécutées, les minorités raciales ou sexuelles, dont Martin Luther King serait un porte-drapeau. Les États-Unis sont le pays de l'affirmative action et la discrimination positive. Ils sont le pays dans lequel plusieurs millions d'associations se soucient de soulager leurs concitoyens. Cependant, il est très peu courant de trouver un discours, aujourd'hui audible, qui refuse ou dénonce le mécanisme du sacrifice patriotique, dont la valeur reste très élevée. Et il faut au contraire penser que cette attitude se renforce dans le néo-nativisme qui a permis à Donald Trump d'arriver au pouvoir.

Une nouvelle tendance de fond s'est mise en branle aux États-Unis qui touche également la France et les pays européens dans la conjonction des flux migratoires et des conséquences de l'islamisme. Le tocsin de la patrie en danger est réactivé par les partis populistes et la peur diffuse s'enracine. Comment éviter de transformer le besoin de sécurité en expiation du bouc émissaire ? C'est la nature même de nos débats démocratiques et de nos relations internationales qui est en train de se jouer sur cette question, un débat dont les vrais contempteurs des démocraties occidentales risquent de sortir gagnants, pendant que nous stériliserons nos énergies à traquer de faux coupables³⁰.

³⁰ J. Goldberg, *Suicide of the West. How the Rebirth of Tribalism, Populism, Nationalism and Identity Politics is Destroying American Democracy*, New-York, Crown Forum, 2018.